

Noël Kodia-Ramata

Un journaliste blanc
sous le soleil de l'équateur



*Un journaliste blanc
sous le soleil de l'équateur*



Noël Kodia-Ramata

Un journaliste blanc
sous le soleil de l'équateur

Éditions ÉDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3370-1

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*À ma fille Galia KODIA.
Avec qui j'ai partagé la plupart de mes lectures.*

*À Jean Hélène, grand reporter de Radio France
Internationale mort en terre africaine
le 21 octobre 2003.*

Et pourtant notre pays, la Katamalaisie est riche. Il possède la bauxite comme la Guinée, les diamants comme le Congo-Zaïre et le pétrole comme le Congo. Mais pourquoi les jeunes continuent-ils de végéter dans la misère, le chômage, la délinquance, l'oisiveté, la drogue et le sida sexuel ? Nous n'avons plus notre part de bonheur. Nous n'avons plus notre part de bauxite. Nous n'avons plus notre part de diamant. Nous n'avons plus notre part de pétrole. Plus rien ne peut plus être comme avant. Plus rien ne peut plus être envisagé.

*

* *

La jeune Alpha, fille de Papa Maboula-Ngounga et de Mama Léba Nitou se lève de sa chaise car le soleil a commencé à déplacer l'ombre du manguier sous lequel elle est assise, pensive. Mafouta, un quartier de la banlieue sud de Tourneville baigne dans le calme et l'incertitude. Dans ce pays, le travail a fui les foyers. La Banque mondiale et le FMI ont demandé à la majorité des gouvernements au sud du Sahara d'arrêter le recrutement anarchique dans la Fonction

publique. Même les pays de bauxite, de diamant et de pétrole sont paradoxalement concernés. Plus rien ne marche. Plus rien n'est comme avant. Vraiment plus rien ! Rien. Et pourtant ? Et pourtant nous avons notre bauxite comme la Guinée. Nos diamants comme le Congo-Zaïre. Notre pétrole comme le Congo. Et pourtant ?? Et pourtant ???

*
* * *

Depuis deux lustres, le pays avait changé de visage car là où il y a la jeunesse, les idées ne manquent pas. Depuis une décennie, la Fonction publique moribonde et vieillissante ne recrutait plus. Une nouvelle race de métiers était née. La plupart des jeunes avaient embrassé le métier des armes, surtout avec tout ce que venait de connaître le pays dans l'apprentissage de la démocratie venue jusqu'à nous après la chute du mur de Berlin. D'autres, plus imaginatifs, avaient passé leur permis de conduire pour être chauffeur de taxi ou de bus. Un chauffeur de taxi ou de bus n'avait jamais faim et n'était jamais fauché comme certains enseignants de la ville. C'était un *mbombo mbwa*¹. La première course que lui imposait le premier client à la première heure de la matinée était destinée à son épouse pour la popote de la journée. La dernière course qu'il faisait avant d'aller rendre la voiture chez le patron (pauvre homme grugé par son employé), était pour la tournée

¹ Traduction littérale : En kongo-lari, *mbombo bwa* signifie « museau du chien ». Le museau du chien est en permanence humide comme est toujours garnie la poche de celui qui a l'argent à tout moment.

de bière qu'il devait se partager avec des amis et son deuxième bureau. Ainsi des médecins et des enseignants fraîchement sortis des écoles de formation et qui n'étaient pas admis dans la Fonction publique, avaient rangé qui, leurs instruments médicaux, qui leurs livres et stylos dans des placards crouissant sous des toiles d'araignée, au profit du volant qui devait assurer leur vie et parfois leur mort. Car dans ce pays avec nos *cercueils roulants* (vieilles voitures d'occasion de marque japonaise âgées plus de vingt ans et importées d'Europe) et le code de la route qui n'était plus respecté comme il se doit, survenaient des accidents stupides et souvent mortels. Une nouvelle race de chauffeurs était née après tous les événements qu'avait connus le pays. Une nouvelle race de chauffeurs qui avaient transformé le permis de conduire en permis de tuer.

Alpha dirigea son regard vers le feuillage du manguier qui la protégeait des rayons du soleil du mois d'avril, un mois d'avril exceptionnel à cause de sa chaleur irrespirable. Une grosse souris passa d'un trait devant elle pour se diriger vers le fleuve. Ça devait faire bon signe pour la journée car il se rappela *Le manguier, le fleuve et la souris*, un merveilleux conte du pays profond où chacun des trois protagonistes (l'arbre, le cours d'eau et l'animal) voulait s'approprier la direction de l'Univers depuis la mort de Jésus Christ, le fils de Dieu, créateur du Ciel et de la Terre. Un conte populaire dans toute la Katamalaisie, et surtout dans la région septentrionale où il avait sa source.

*

* *

Voici trois ans que la paix était revenue au pays. Un pays qui était secoué par l'accouchement de la démocratie. Voici trois ans que le nouveau chef, Yéli Boso, avait permis à la jeunesse qui avait participé à sa victoire de piller la ville pendant quarante-huit heures en guise de prime de guerre. On avait pillé toutes les maisons et cases de la ville et des environs. On avait violé les femmes et jeunes filles qui semblaient *violables*. Et dans ce pays où la loi cherchait à s'imposer par la force, les séquelles des événements que le pays avait connus persistaient encore car la jeunesse, se sentant désœuvrée et abandonnée à elle-même par les nouveaux tenants du pouvoir, continuait à se donner à la drogue, au pillage, au vol et au viol. Que faire dans ce pays qui commençait à se réhabiliter sur les cendres des événements que venaient de connaître les Katamalaisiennes et Katamalaisiens ? Les nouveaux dirigeants laissaient le temps au temps. Le temps que revienne la paix qui avait fui, elle aussi, de l'autre côté du fleuve. Le temps qui, avec l'oubli, est un meilleur remède pour guérir des blessures de la vie. Mais dans ce pays où la jeunesse avait grandi avant l'âge, les événements qu'avait connus le pays n'avaient pas résolu les attentes du peuple.

Alpha semblait absente tout en étant dans un ailleurs fantastique. Un ailleurs de virginité. Un ailleurs de rêve. Un ailleurs d'eau. Un ailleurs de vent. Un ailleurs de solitude.

*

* *

Une pluie musclée s'était abattue sur la ville de Tourneville, emportant tout à son passage. L'eau

coulait de partout. On aurait dit que toutes les portes du ciel s'étaient grandement ouvertes pour déverser tout ce qu'il avait gardé comme eau pendant les trois mois de la saison sèche. Un gros pipi de la part des Anges. Un vent violent et lourd s'était mêlé à la pluie. Une pluie qui avait surpris paradoxalement les services météorologiques de Tourneville qui annonçaient toujours le temps qui était déjà passé, jamais le temps qu'il devait faire. Nous étions dans un quartier populaire. Et dans les eaux de pluie qui ruisselaient presque dans toutes les rues et ruelles que l'on ne pouvait circonscrire que grâce aux clôtures des parcelles, coulait aussi la misère des larges masses populaires. Les riverains prenaient plaisir à y déverser le contenu de leurs fosses septiques. Eaux de ruissellement sales en mouvement dans lesquelles on pouvait voir s'amuser les enfants du peuple, les enfants de la rue comme on aimait les appeler maintenant au pays. Y coulaient les matières fécales avec leur couleur verdâtre. On pouvait imaginer le nombre impressionnant de microbes accrochés aux maigres jambes des enfants de la rue qui jouaient innocemment dans cette eau de pluie pleine de saleté, y plongeant parfois leur tronche sans comprendre ce que leur coûterait ce geste. Les services de voirie n'existaient plus depuis belle lurette dans cette ville où le nombre d'habitants avait triplé en quelques années. Plus il y avait plusieurs bouches qui devaient manger tous les jours, plus il y avait plusieurs anus qui devaient déféquer tous les jours. Et c'est à cette période que notre ville avait reçu un journaliste de Radio France Internationale venu au pays pour un reportage sur la situation dans laquelle nous nous trouvions après les douloureux événements qu'avait connus le pays à

l'orée de l'acceptation de la démocratie. Après le Rwanda, les deux Congo, nous n'avions pas échappé aux affrontements tribaux provoqués par ces intellectuels, ces professeurs qui savaient manier la langue des Blancs pour nous tromper. Quand ils parlaient des problèmes du pays, ils avaient toujours raison car ils avaient cette capacité de nous séduire. Ils parlaient comme des livres. Vraiment ils connaissaient la politique. L'art de séduire le peuple. L'art de faire la *politik*. Des menteurs, comme aimaient le dire les vieux du village.

Le journaliste de RFI, après une journée à l'hôtel Méridien, commença son reportage quelques heures après la fin de la pluie. Depuis le retour de la paix dans Tourneville, deux phénomènes étaient à la une dans toute la presse internationale : *Les enfants de la rue*, un groupe de bambins constitué en majorité d'orphelins fabriqués par les derniers événements qu'avait connus le pays et *les enfants sorciers* inventés de toutes pièces par les églises de réveil qui luttaient contre l'Église traditionnelle que défendaient encore les Catholiques et les Protestants ainsi que les Kimbangistes. Notre journaliste voulait aussi profiter de son séjour pour s'intéresser à ces phénomènes.

L'homme devait avoir des difficultés pour se déplacer dans les rues encore couvertes de boue consécutive à la pluie qui venait de s'arrêter. Il était déjà dans l'avenue de la Rénovation quand midi tomba sur Tourneville. On lui avait dit que les enfants de la rue se regroupaient souvent du côté du Carrefour de l'Alliance française, véritable gare routière qui envoyait les bus et cars dans toutes les directions des quartiers de la ville et des banlieues.

Ici, les enfants se livraient à la mendicité et au vol à la tire pour préparer le repas du soir.

Le journaliste de RFI, Nagra en bandoulière, arriva au Carrefour de l'Alliance française tout fatigué. Le temps s'était alourdi avec un soleil qui le faisait ruisseler de sueur. Il avait préféré marcher de son hôtel au lieu du reportage pour contempler ces hommes qui, malgré les maladies et l'angoisse de la vie qui se dessinaient sur leur visage, avaient toujours le sourire.

À Paris, avant de venir dans ce pays malade et meurtri par les derniers événements, on lui avait dit que Tourneville n'inspirait plus confiance. Les derniers événements avaient presque détruit la plupart des infrastructures et que la population vivait dans une paupérisation indescriptible provoquée par le retard des salaires qui parfois atteignait cinq à six mois. Une demi-année à vivre sans salaire, c'était impensable pour lui qui n'avait jamais connu une telle situation. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, débarquant à l'aéroport Polé Polé, il ne remarqua rien. Aucune inquiétude sur les visages des Tournevilloises et Tournevillois. Ils riaient, s'appelaient avec joie et étaient en embonpoint, surtout les femmes avec la rondeur de leur corps qui se dessinait sous les pagnes wax hollandais bien noués autour des reins. C'était bien l'Afrique avec tous ses paradoxes.

Et quand dans la nuit, enfermé dans sa chambre de l'hôtel Méridien qu'on lui avait réservée, il fut surpris de voir des belles jeunes filles venir frapper à sa porte. Question de cul. Avec ses euros convertis en francs CFA, il disposa de trois prostituées cette nuit. Il les baisa avec fougue à tour de rôle, découvrant la folie sexuelle de la Noire qui savait tourner sa croupe sans

bouger. Trois orgasmes en une seule nuit. Ce qui ne lui était jamais arrivé voilà bientôt deux années. Il regretta de ne se satisfaire qu'à moitié car il s'était *chaussé* de préservatifs qu'il avait dans sa valise depuis Paris. Homme des médias, dans sa tête fourmillaient encore les images on ne peut plus sauvages de la brousse africaine, des hommes et des femmes pleins de sida. Mais cette nuit-là, ce qu'il avait vu et même vécu au Méridien dépassait son entendement car n'étant pas loin d'un morceau de temps passé à Pigalle ou à Strasbourg Saint Denis. Mais ici, c'était une véritable découverte dans la façon de *faire la chose-là*. Des bombes de plaisir prêtes à éclater à chaque coup de rein, ces petites Katamalaisiennes.

Le matin à son réveil, il eut de la peine à se lever. Il avait encore sur son corps le violent parfum des trois putes de la nuit. Après cette chaude passade, il se sentait fatigué, exténué et apathique comme s'il avait joué au foot pendant cent vingt minutes. Toute sa viande, déjà bronzée par la nuit passée avec les trois prostituées et le poids du climat tropical, semblait lourde. Son *mosutu*² s'était rétréci et lui faisait mal. Sa main y passait par intermittence pour s'attaquer aux démangeaisons. Il avait l'impression qu'on lui avait vidé tout son sang, toute son eau, tout son sperme. Les Katamalaisiennes l'avaient vraiment *travaillé* et bien essoré. Son séjour à Tourneville s'annonçait agréable. Une nuit inoubliable. Une nuit africaine. Une nuit tropicale et aphrodisiaque qu'il venait de passer au Méridien. Pas le Méridien de Paris. Mais le Méridien de Tourneville, capitale de la Katamalaisie jouxtant le Congo-Zaïre et le Congo. En pleine Afrique centrale.

² Pénis non circoncis.

Le Carrefour de l'Alliance française était bondé de monde, surtout des enfants. Autour, il y avait une forêt artificielle dont l'arbre principal était l'eucalyptus. Sous ces longs arbres effilés qui semblaient atteindre quelques nuages un peu bas, on pouvait percevoir plusieurs *maquis* ou *ngandas*. Les Katamalaisiens y venaient, à partir de onze heures, se recréer. On y mangeait. On y buvait. Et c'était un lieu de rendez-vous où les hommes venaient attendre leurs maîtresses, les femmes leurs amants, les dealers leurs petits clients. Ainsi allait la vie à Tourneville où le comportement de ses habitants était transformé par les derniers événements que venait de connaître le pays. Et c'est au Carrefour de l'Alliance française où venaient se retrouver la plupart des enfants de la rue dont la mendicité et le vol à la tire étaient leur dada.

Le journaliste de RFI pénétra dans la foule. Pieds nus et en guenilles, la misère collée sur leur peau, la plupart de ces enfants venaient des bidonvilles de Tourneville. Les enfants de la rue le regardèrent avec curiosité car la plupart des Blancs qui venaient sur ces lieux, étaient souvent accompagnés, soit de leur femme, soit d'une jeune femme du pays. Le journaliste était seul, habillé d'un jeans délavé et chaussé d'une paire de tennis blancs, son Nagra en bandoulière. Le soleil avait baissé d'intensité mais le journaliste de RFI avait préféré garder sur son visage sa paire de lunettes sombres pour bien voir sans être vu.

– Regarde ce *moundélé*³ ! dit Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro à ses amis qui semblaient être attirés par la présence du journaliste. Les enfants de la rue se

³ Européen ou Blanc.

sentaient comme heureux quand il y avait des Blancs parmi les visiteurs du Carrefour de l'Alliance française.

– On ne dit pas *moundélé* mais Blanc ou Européen. Si t'arrives pas à bien parler français, t'as qu'à me demander, lança son ami.

Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro le regarda, gauche et timide. On l'appelait aussi La Boule-à-Zéro à cause de sa petite tête qui ressemblait à une boule, un crâne sans cheveux. Il avait contracté une maladie bizarre qui l'avait laissé dans cet état. Deux ans à l'école primaire ne lui avaient pas permis de pouvoir bien s'exprimer avant que la rue le récupère après la mort de ses parents pendant les derniers événements qu'avait connus le pays. La majorité des enfants de la rue étaient le fruit de la pauvreté qui se développait dans le pays. Comme un malheur ne vient jamais seul, la prolifération des églises de réveil qui mettaient en exergue la sorcellerie des enfants, avait accentué le phénomène. La misère dans laquelle commençait à croupir la population, trois années après l'indépendance, avait pris de l'ampleur. On le prenait aussi pour Papa Wemba, le grand musicien africain parce qu'il avait cette capacité de retenir toutes les nouvelles chansons du grand artiste du Congo-Zaïre et les interprétait avec sa voix suave qui rappelait gaiement celle du grand musicien aimé des Katamalaisiens. Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro était aussi le plus connu de ces enfants de la rue car il avait l'habitude de donner quelques concerts payants dans certains lieux publics de la capitale.

Les deux gamins se mirent à discuter de leur dernière mésaventure : Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro avait été bastonné par une grosse et gaillarde

femme qu'il avait bousculée avant de lui piquer son porte-monnaie. Malheureusement pour Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro, il y avait au même moment une jeune fille qui avait suivi son mauvais geste et avait crié au voleur. Pris la main dans le sac, il fut saisi au collet par sa victime en colère. Des grosses mains qui étouffaient son maigre cou de canard boiteux.

– Mais vraiment les enfants d'aujourd'hui !... Comment devrai-je faire mon marché ? hurla la grosse et gaillarde femme batéké tout en lui administrant quelques fessées, toute sa graisse en désordre.

– Pardon ! Pardon ! Maman. J'avais faim et je ne recommencerai plus...

– Maman de con de ta mère ! *Mawooooo ! Ntara mé ! Mfiéla ma wé !* vociféra la femme des Plateaux Batéké que l'on pouvait reconnaître par sa face balafrée, en continuant à le battre sous le regard passif des autres passants alentour. Personne n'osait s'approcher de cette femme-éléphant en colère. En Katamalaisie, les Batékés, surtout les femmes, ne sont pas en principe impulsifs et agressifs. Mais celle-ci, avec sa masse de viande et de graisse, avait étonné la multitude. La femme tapait fort. L'enfant essayait d'éviter les coups en se protégeant de ses maigres bras. Dans un dernier sursaut, Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro se retourna et s'agrippa à l'énorme jambe gauche de la femme batéké toujours en colère. Le geste du garçon avait fait dénouer l'unique pagne qu'elle portait sur elle. Elle se dénuda partiellement malgré elle et lâcha aussitôt le bambin pour rattraper le pagne qui avait abandonné son ventre, ses fesses et ses jambes. Le triangle de son slip rose se dessina sur une partie de sa culotte de cheval qui se tordait dans un déhanchement éléphantesque. La femme batéké attrapa

aussitôt dans un réflexe le pagne qui était tombé par terre pour cacher sa semi-nudité. La mode chez les femmes katamalaisiennes consistait maintenant à porter un seul pagne, hormis l'inséparable chemisier africain, pour mettre en valeur leur viande et leur graisse pour attirer le regard des hommes qui aimaient les *grosses carrosseries*. Le garçon profita de ce geste pour prendre la poudre d'escampette. Et des scènes comme celle-là, étaient fréquentes au Carrefour de l'Alliance française.

*

* *

Un grand vacarme du côté du centre ville. Une marée humaine se précipitait dans les quartiers populaires. Les voitures, pour la plupart des tacots importés de l'Europe, se rentraient dans les fesses. On vit d'abord des éléments de la PAG (Police antigang) quadriller les premières habitations qui donnaient vers le centre ville. Coincés dans leur tenue sombre sur laquelle on pouvait lire en gros caractères **POLICE** et visage cagoulé, ils se déplaçaient, imperturbables comme on le voit sur le petit écran. Ils devaient enfin mettre en pratique les dernières leçons que venaient de leur donner des instructeurs français venus au pays pour la restructuration des Forces de l'ordre depuis la fin des derniers événements que venait de connaître la Katamalaisie. Les petits vendeurs à la criée avaient déjà pris la poudre d'escampette pour ne pas se faire matraquer et dépouiller du contenu de leurs poches par ces hommes en tenue sombre et cagoulés qui se déplaçaient sûrs d'eux-mêmes, comme on le voit dans les films policiers. Ces policiers, des fonctionnaires

de l'État qui font du racket et du pillage leurs principales occupations quand ils sont en mission, dans l'exercice de leur métier. D'après ceux qui revenaient du centre ville, un groupe de jeunes soldats *koro-koro*⁴ n'ayant pas eu leur pécule à temps, s'étaient pris aux biens publics pour marquer leur mécontentement. Enfants de la rue, jeunes désœuvrés avaient rejoint le groupe des jeunes soldats mécontents. Dans les villes africaines, les petits groupes de jeunes désœuvrés qui errent ça et là à longueur des journées, constituent des petites bombes à retardement prêtes à exploser à tout moment. Ils criaient, hurlaient des insanités et cassaient tout à leur passage : cabines téléphoniques, feux de croisement, fontaines publiques, pancartes publicitaires, éventrant boutiques et magasins d'alimentation, propriétés des Libanais et des Ouest-africains, pour se servir en boîtes de conserve et certains aliments comme le riz, la semoule et le pain que l'on pouvait emporter avec soi sans problème. Des voitures en flammes qui nous rappelaient les incidents des banlieues parisiennes. Avec le satellite, TV5 Monde nous avait fait vivre la révolte des jeunes Français de la région parisienne qui lapidaient les policiers. Là-bas, les Forces de l'ordre ne tiraient jamais sur les émeutiers. Chez nous à Tourneville, les policiers avaient la gâchette facile. Des espèces de Lucky Luke. Des Django qui tiraient toujours sans sommation. Ce jour-là, aucune bavure. Peut-être parce qu'ils savaient que les *provocateurs* des incidents qu'ils tentaient d'endiguer étaient les fameux *koro-koro*, véritables enfants terribles qui

⁴ Jeunes Katamalaisiens incorporés dans les Forces publiques après les derniers événements qu'a connus le pays.

vous démontaient et remontaient, les yeux fermés, une kalachnikov en quelques secondes. De loin, on pouvait entendre chanter en chœur les jeunes soldats mécontents :

*« Le koro-koro ne sourit et ne rit que deux fois :
À la fin du mois quand il a reçu son pécule
Et la nuit quand il chevauche sa femme.
Nous sommes des sardines dont les têtes
Sont restées au Maroc.
Nous avons fait la guerre.
Nous avons déjà tué... ».*

La police chargeait avec brutalité. La multitude d'en face essayait de faire retarder la furie des agents de l'ordre. Rien à faire ! Rien. Dans l'exercice de leur fonction, ils utilisaient toutes les techniques qu'ils avaient apprises pour repousser ou disperser une émeute. Des coups de feu tirés en l'air. Des cris de colère sortaient d'un nuage opaque provoqué par l'utilisation des grenades lacrymogènes. Prises dans le tourbillon de cette fumée ennemie des yeux et des poumons, les victimes se mirent à tousser et à larmoyer. Cinq minutes après, le Carrefour de l'Alliance française était désert. Mais y étaient éparpillés partout des sachets en plastique avec quelques morceaux de viande de poulet, de bœuf congelés et de nzenga⁵, des sandales, des pagnes, des foulards, des mouchoirs de tête et des perruques laissés par la multitude dans leur débandade. Le marché du Plateau de Quinze ans n'était pas loin du Carrefour de l'Alliance française. Les éléments de la

⁵ Morceau de manioc vendu en détail dans les marchés de la Katamalaisie.

police avaient fait leur travail. De loin, les koro-koro mécontents continuaient à chanter en hurlant qu'ils étaient « *des sardines dont les têtes étaient restées au Maroc...* »

*

* *

Une fois de plus, le soleil fut au rendez-vous. Le journaliste de RFI venait de passer sa troisième journée à Tourneville. Il fallait qu'il commencât son reportage car il n'avait que quinze jours de mission. En dehors de son reportage sur la situation du pays après les douloureux événements qu'avait connus la Katamalaisie, il voulait faire un autre reportage sur les enfants de la rue, un phénomène qui l'avait marqué. Mais comment fallait-il faire pour aborder ces enfants et les faire parler, surtout que l'on était un journaliste venu de loin et *trahi* par la couleur de sa peau et de ses cheveux ? Et ces petits enfants comprendraient-ils réellement ce qu'aurait voulu véritablement leur interlocuteur ? Le journaliste de RFI s'intéressa d'abord à la presse écrite. Il dévora d'abord les trois principaux hebdomadaires de la capitale : *Tam-tam d'Afrique*, *La semaine africaine* et *L'Observateur*. Ces journaux ne lui apprirent pas grand chose. Tout ce qu'il attendait sur les sujets de son reportage était aléatoire. L'après midi, il se reposa en réfléchissant sur l'emploi du temps du lendemain. Il repartira au Carrefour de l'Alliance française. Là, il retrouvera un groupe d'enfants. Il les invitera dans un *maquis* ou *nganda* de la place. Il essaiera de leur demander un entretien en mangeant. Il leur proposera de l'argent. Dans ce pays, les enfants de la rue sont

obligés de mendier pour subvenir à leurs besoins, même les plus élémentaires, la bouffe et le dormir sont les deux principaux éléments qui pourraient faire qu'ils acceptent les avances du journaliste de RFI.

Le soir, avant de revenir sur ses dernières notes prises depuis la journée, il décida de suivre le journal télévisé de vingt heures. Il y avait deux chaînes à Tourneville, une nationale et une autre privée qui avait commencé à émettre depuis la fin des derniers événements qu'avait connus le pays. Et cette chaîne fondait sa ligne éditoriale sur la reconstruction du pays qui se matérialisait à Tourneville par de grands travaux au niveau des routes et des constructions d'immeubles et la réhabilitation des habitations de ceux qui avaient subi les affres des derniers événements qu'avait connus le pays. En attendant l'heure du journal télévisé, le journaliste de RFI, reprit un des hebdomadaires pour une nouvelle lecture approfondie.

Depuis un quart d'heure, le journaliste de RFI est devant le petit écran. Un film sur les animaux de l'Afrique équatoriale est en train de passer. Un lion se lance à la poursuite d'une gazelle à une vitesse hors du commun. C'est une scène au ralenti. Les deux animaux courent doucement, l'un derrière l'autre comme si le vent les empêchait de se déplacer normalement. Gros plan : la tête du lion avec ses crocs dehors pendant que sa crinière, sous l'effet du vent, se dresse et se redresse avec peine. Le journaliste de RFI n'a pas le temps de savourer la suite du film car une annonce publicitaire vient de se présenter devant ses yeux, suivie de la voix de la belle speakerine du soir qui demande aux téléspectateurs de

suivre le journal télévisé attendu et qui va commencer dans quelques instants.

Le petit écran a repris le dernier discours du président Koudia Koubanza à cause de la fête de l'indépendance qui a coïncidé avec son anniversaire. Un petit reportage sur les malheurs du continent : les événements de la Côte d'Ivoire où les ambitions des militaires sont décriées. On met en exergue l'héritage du président Félix Houphouët Boigny qui, malheureusement n'a pas profité aux Ivoiriens. Le vieux était mort, sans se séparer du pouvoir malgré son état de santé gangréné par le poids de l'âge. « *En Côte d'Ivoire, Les Ivoiriens n'y voient rien !* » a lancé la voix off du reportage, avant de poursuivre : « *Tous les hommes politiques n'ont pas la même mort* ». On parle du pillage, des viols et vols que les jeunes Ivoiriens désœuvrés ont perpétrés sur les étrangers en général et les Français en particulier. En partie magazine, une belle femme sur l'écran. Elle a parlé des enfants de la rue. Le sujet intéresse le journaliste de RFI. Il s'est approché du poste-téléviseur. L'écran présente un petit groupe d'enfants déguenillés, mal habillés errant dans les rues de Tourneville, sans domicile fixe. Des enfants qui dorment souvent dans les lieux publics tels les marchés, les abords des églises, les jardins publics et au Carrefour de l'Alliance française. Pour manger, ils passent leur temps à mendier. Dans notre ville, ainsi dans certaines villes de la sous région comme Brazzaville et Kinshasa, on les appelle *chégués* ou *faseurs*. Je ne sais pas d'où sont venues ces appellations. Ils aiment interpréter les chansons des grands musiciens des deux rives du fleuve Congo comme le fait souvent Papa Wemba alias La Boule-à-Zéro. Le documentaire

a marqué le journaliste français. Il voudrait rencontrer la belle femme qui a réalisé ce film intitulé *À la rencontre des enfants de la rue*. Demain, il se renseignera au niveau de l'hôtel pour savoir son nom. Elle aura beaucoup à lui apprendre sur le phénomène des enfants de la rue.

*

* *

Au Café de la presse, grouille du monde. C'est l'endroit où viennent se recréer la plupart des journalistes. Le Café de la presse est situé juste à l'angle du bâtiment de l'ORTK (Office de Radiodiffusion Télévision Katamalaisienne). C'est là où se sont donné rendez-vous le journaliste de RFI et la jeune et belle Galiana, l'auteur du documentaire *À la rencontre des enfants de la rue*.

Galiana est la journaliste la plus remarquée et remarquable de l'ORTK. Après ses études à la grande école de Lille, elle se fait recruter à la Télévision après six mois de prestation en tant que pigiste. Meticuleuse et pertinente dans ses reportages, elle imprime un nouveau style de travail dans l'audiovisuel de la Katamalaisie. Ainsi, on a parlé de l'effet Galiana au lendemain de son premier reportage sur la situation de la femme katamalaisienne quelque temps après la fin des événements qu'a connus le pays.

Pour la première fois, elle avait fait parler les femmes qui avaient subi les viols au cours de ces fâcheux et regrettables événements. Des scènes insupportables mais qu'il fallait montrer à la face du monde, un monde qui ne savait pas exactement ce qui s'était passé dans notre pays : « *Quand nous sommes*

arrivées au pont de la Bouenza, les militaires qui gardaient les lieux nous ont séparées des hommes. Ils nous ont gardées dans une espèce de hangar situé à quelques mètres de leur poste de travail. Deux groupes : les femmes âgées d'une part et les jeunes filles de l'autre. Ayant un âge qui se trouve à califourchon entre la jeunesse et la vieillesse, ils m'avaient placée dans le groupe des jeunes filles. C'est ainsi que j'ai subi le premier viol de ma vie. Une grosse brûlure qui me reste indélébile entre les jambes et quelque part dans le ventre ».

Des scènes pareilles, Galiana les avait offertes à la nation et au monde extérieur à travers la magie du petit écran.

Convoquée par le directeur des programmes de l'ORTK pour son courage fou à faire passer sur le petit écran des images et des paroles dures et insoutenables au moment où le peuple commençait à oublier les souvenirs des événements qu'avait connus le pays entre temps, elle avait répliqué : « Nous devons informer l'opinion nationale et internationale sur ce qui s'est passé chez nous pour que l'on puisse dire « Plus jamais ça ! ». Notre métier est d'informer, c'est tout ! Il ne sert à rien de cacher ce qu'a vécu ou ce que vit notre peuple. Car sa survie dépend de son quotidien qui doit être réellement perçu par l'opinion internationale. L'Afrique ne doit pas cacher ses faiblesses aux yeux du monde comme elle l'a fait au lendemain des indépendances. Finie l'époque où nos souffrances et nos bêtises étaient dénoncées par des journalistes étrangers. Loin des réalités africaines, ils faisaient une mauvaise lecture de notre histoire en amplifiant parfois des faits banaux. Il faut savoir que chaque peuple a son histoire. Les Blancs ont aussi

connu des guerres : des guerres de religion, des guerres ethniques, des guerres de conquête qui sont aujourd'hui rangées dans les tiroirs de l'Histoire avec un grand H. Nous ne sommes pas les premiers et même les derniers à connaître la situation dans laquelle nous nous trouvons. Montrons au monde nos faiblesses pour que les Autres puissent nous aider et nous proposer des solutions pour certains problèmes qu'ils ont déjà affrontés avant nous. Dans notre métier, seule l'information compte. Nous devons informer. »

Le directeur des programmes de l'ORTK n'avait rien répondu à la jeune femme, elle qui avait fait des études de journalisme. Lui, il était nommé directeur des programmes parce que neveu du ministre de l'Information. Il n'était qu'un simple enseignant qui avait abandonné la craie pour le micro à cause de sa voix radiophonique. Après deux ans à la radio, il avait opté pour le petit écran, attiré par les nombreux avantages que procurait celui-ci.

*

* *

Le journaliste de RFI avait tout fait pour avoir les cordonnées téléphoniques de Galiana. Cette femme l'intéressait beaucoup à cause de sa perfection et son sens du devoir dans le travail. Dans le journalisme, l'essentiel se situe dans la matérialisation de la vérité et de la véracité de l'information. Et très souvent, comme toute vérité n'est pas bonne à dire, certains journalistes ont payé de leur vie pour avoir bien fait leur travail. Triste réalité dans un métier captivant mais dangereux. Rares étaient les journalistes

africains qui pouvaient s'exprimer correctement. Galiana s'était fait remarquer par son franc parler et son habitude à traiter ses sujets en considérant l'envers et l'endroit de l'information à donner malgré toutes les conséquences que cela pouvait entraîner au niveau sociopolitique.

Le rendez-vous était au Café de la presse, loin de la cité populaire. Dans cette ville où l'on ne pouvait passer inaperçu, surtout pour une journaliste comme Galiana, star du petit écran, le centre ville était plus agréable que les quartiers populaires où les admirateurs de la journaliste étaient les jeunes garçons et filles qui souhaitaient, eux aussi, faire du journalisme. Et Galiana était souvent interpellée dans les rues sablonneuses de Tourneville par ses admirateurs. Dans la vie, on choisit souvent un métier par mimétisme. Des élèves sont devenus des enseignants tout simplement parce qu'ils étaient impressionnés et fascinés par un de leurs professeurs. Des filles sont devenues des sages-femmes en admirant ces dernières dans leurs blouses roses quand elles étaient conduites dans un centre hospitalier par leur maman. Galiana commençait à avoir beaucoup d'admirateurs car le petit écran faisait maintenant partie intégrante du quotidien des Tournevillois sans distinction de couches sociales. L'Europe, les États-Unis d'Amérique et surtout l'Asie déversaient le surplus de leurs fabrications électroniques sur le marché africain. Même le paysan au fin fond de la forêt équatoriale pouvait s'acheter un poste radio « *made in China* » pour écouter la majorité des stations de radio sans problème, surtout avec la fréquence modulée qui était en vogue presque dans tout le continent. Il pouvait aussi suivre les chaînes de

télévision de l'Europe car des antennes paraboliques se dressaient partout dans les villages attirant parfois la curiosité des chimpanzés et des gorilles. La science et la technologie, en ce qui concerne les médias, étaient déjà présentes même dans les coins les plus reculés de certains pays africains.

*

* *

Il est là, au Café de la presse, depuis une demi-heure pour attendre Galiana. Il est assis sur une chaise devant une table sur laquelle est posée une bouteille de *Primus*. Il a les yeux plantés dans un canard qui date de deux jours. À la page quatre, il est attiré par un article qui traite de la jeunesse africaine. Cela l'intéresse. Il se redresse sur sa chaise en plastique et peut lire après avoir avalé son deuxième verre de *Primus*, la bière que les étrangers préfèrent quand ils arrivent à Tourneville. Lecture : « *De 1960 au seuil du XXI^{ème} siècle, l'Afrique a échoué dans son développement qui devait garantir l'avenir des jeunes. Si on peut louer quelques pays anglophones (L'Afrique du Sud, la Namibie, le Kenya...) qui se sont développés au cours des dernières décennies du XX^{ème} siècle, triste est le sort des pays francophones et lusophones, en particulier ceux de l'Afrique Centrale dont le retard est criard sur les plans culturel, social et économique. Les jeunes de ces pays (Tchad, RDC, Congo, Centrafrique, Katamalaisie et Angola) ont connu la guerre. Malgré quelques réalisations de prestige, les dirigeants politiques n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. N'ayant pas pu préserver l'héritage de la colonisation, ils ont paradoxalement détruit le peu de*

réalisations laissées par l'administration coloniale. L'école et la santé qui sont les points vitaux du développement d'une société ont été négligées. Et pourtant les potentialités ne manquent pas dans certains de ces pays comme la RDC, le Congo, la Katamalaisie et l'Angola qui ont des sous-sols riches (cuivre, bauxite, diamant, pétrole...). Malheureusement leurs jeunesses croupissent dans la misère. Des usines n'ont pas été créées pour embaucher les jeunes après leur formation professionnelle ; les rares laissées par les colons ont subi la loi de la nationalisation avant d'être littéralement « détruites » par la gabegie et le tribalisme des hommes au pouvoir. Les services sociaux et publics les plus élémentaires qui devaient au moins préserver la santé des populations, et particulièrement les jeunes qui constituent la couche la plus dynamique de la société, n'existent plus dans les villes africaines. L'école et l'université sont malades et il se crée ipso facto une inquiétude au sein de la jeunesse qui vit actuellement dans la saleté et le sida... ».

À la fin de la lecture, il hoche la tête. Il redresse son regard. Il s'aperçoit que Galiana est déjà arrivée au lieu du rendez-vous. Elle paraît plus belle qu'à l'écran.

– Il y a une bonne demi-heure que je vous attends, annonce le journaliste de RFI à Galiana qui vient juste de s'asseoir sur la chaise en plastique en face de lui. Il pianote sur la surface de la table. Danse sous la pression de ses doigts la bouteille de *Primus* à moitié pleine.

– Mes excuses ! Ici le temps est toujours derrière nous. Vous allez-vous en apercevoir dans quelques jours quand vous allez vivre dans le peuple profond.

Si dans votre société, vous avez pu domestiquer le temps en l'enfermant dans une petite boîte qu'est la montre, chez nous il se lit à travers la course du soleil dans le ciel. Imaginez la suite quand le ciel appelle la pluie comme aujourd'hui.

L'homme reste perplexé. Il se rend compte que la journée s'annonce maussade, fade comme quand arrive l'hiver chez lui. Le ciel est bas et sollicité par une multitude de nuages qui interdisent les rayons solaires de tomber dru sur la ville.

– Vous devez m'excuser à mon tour. Je...

– Je vous en prie ! coupe la jeune femme. Ce n'est pas votre faute. Vous venez d'arriver. C'est plutôt moi qui devrais m'excuser de mon retard. Ici tout le monde est malade du retard. Parfois le retard est paradoxalement ami de l'homme dans certaines situations. Je pourrais vous raconter l'histoire de ma grand-mère.

Elle est déjà assise devant l'homme qui continue à pianoter légèrement sur la table sur laquelle se dressent son verre de bière et une bouteille à moitié pleine.

Un serveur du Café de la presse a remarqué une autre personne à côté du Blanc. Il avance en contournant la table pour s'approcher ensuite de Galiana.

– S'il vous plaît, madame, votre goût ?

– Une bouteille de Coca ! lance-t-elle en souriant.

Après un « Merci, madame ! », l'homme, qui doit être dans la quarantaine, quitte les lieux pour aller s'engouffrer dans un coin qui doit servir de bar. Une musique africaine sort des deux baffles accrochés aux extrémités des deux fausses fenêtres qui font partie du

mur central du café. C'est de la musique congolaise. De la RDC ou du Congo ? La différence est difficile à faire, tant les deux pays utilisent les mêmes rythmes et les mêmes langues dans leur musique. Brazzaville et Kinshasa, les deux capitales les plus rapprochées de la planète. Nous aussi en Katamalaisie, nous dansons aux rythmes des Congolais. La culture, c'est ce qui fait la noblesse d'une nation. Et les Congolais des deux rives l'ont très bien compris. Et nous autres Katamalaisiens, nous les envions de ce côté-là.

Le journaliste de RFI cesse de pianoter sur la table pour chasser sa timidité créée par la présence de Galiana habillée d'un tailleur-pantalon rose. Il l'avait vue sur le petit écran. Elle est devant lui avec toute sa beauté naturelle.

Il avait beaucoup voyagé dans la sous-région. Il était au Congo-Zaïre pour un reportage sur l'entrée fracassante de Kabila dans Kinshasa. Il était en Centrafrique quand Patassé se débattait avec le pouvoir. Il avait fait un reportage sur les rebelles du Tchad. Partout, il avait rencontré des femmes. Mais des femmes belles comme Galiana, c'était pour la première fois qu'il en rencontrait. Il était aussi au Congo pour un reportage à Brazzaville. Il avait aussi rencontré les Congolaises. Mais ici en Katamalaisie, c'était une autre chose.

Dans ce pays, la femme est le résultat de la symbiose de plusieurs peuples venus chez nous à la faveur des migrations que venait de connaître le continent il y a plusieurs décennies. Nous avons au sein de notre peuple, une « race » laissée par le vagabondage des Français venus chez nous avant les indépendances et qui nous avaient laissé beaucoup de bâtards. De leur côté, les Ouest-africains arrivés dans

notre pays pour exercer leur commerce, avaient commencé à se marier avec les femmes de chez nous. Des Peuls, des Haoussas mélangés aux Bantous de l'Afrique centrale, avaient donné naissance à des beaux enfants comme le soleil du matin. Et Galiana appartenait à cette catégorie d'enfants. Son père, un certain Sako Traoré qui était parti se faire soigner chez lui en Guinée ou au Sénégal, n'était jamais plus revenu. Il y avait trouvé la mort.

– Il y a quelques jours, je vous ai suivie à la télé. Et votre magazine m'a intéressé. Dans l'exercice de mes fonctions de Grand reporter, je vous dirais que j'ai été à Bangui, à Ndjaména, à Brazzaville et à Kinshasa, mais dans ces pays, les journalistes n'ont pas encore commencé à lire avec méthode et déontologie les événements tels que vous les aviez décrits dans votre reportage. Mes encouragements !

– Et si l'on pouvait se tutoyer ? Ce serait vraiment intéressant pour un confrère devant une consœur dans l'exercice de leur fonction, coupa Galiana dans un ton qui invitait à la sympathie.

– Merci ! Que vous... que tu es aimable, répondit le Français, surpris par ce que venait de lui proposer la jeune femme qui le fixait avec des yeux revolver.

En effet, Galiana le regardait droit dans les yeux comme elle l'avait appris à Lille. Contrairement chez nous où l'on essaie d'esquiver le regard de celui à qui l'on s'adresse, là-bas, elle avait appris à se regarder dans les yeux au cours d'une conversation. Et même quand elle passait devant le petit écran, son regard était toujours dirigé dans celui des téléspectateurs dispersés dans les quatre coins du pays. « Ô quels yeux ! Quel regard !! Quelle beauté !!! » s'exclamaient certains téléspectateurs qui ne manquaient pas de lui signifier

sa beauté quand elle les rencontrait par hasard dans certaines rues et avenues de Tourneville. Et la jeune Galiana se mettait simplement à rire et à sourire.

– Tu sais, reprit l’homme ; j’ai été beaucoup marqué par ton film *À la rencontre des enfants de la rue*.

Le phénomène des enfants de la rue que l’on appelait encore *chégués* ou *faseurs* chez nous, avait apparu avec l’arrivée brusque et massive des Maures dans notre pays. On disait qu’ils étaient venus de l’autre côté du Soudan où les poursuivaient la guerre, la misère et la faim. Grand nombre de ces Maures, après avoir atterri au Congo-Zaïre et au Congo à cause de leurs frontières aléatoires, avaient gagné facilement la Katamalaisie. Beaucoup de couples mauritaniens, avec une kyrielle de bambins, traînaient dans notre ville. On les rencontrait partout, presque dans tous les quartiers de Tourneville. Ils étaient (surtout les femmes et les enfants) postés à l’entrée des grands marchés, devant les magasins, les pharmacies et les stations de bus, faisant la manche. Leur accoutrement inspirait la pitié. Et comme chez nous, on ne veut jamais voir des gens souffrir, de surcroît des étrangers, on leur « jetait » quelques pièces de monnaie. Mais ce phénomène avait brusquement disparu avec les derniers événements qu’ont connus les Katamalaisiens. Avaient-ils regagné les autres pays limitrophes où régnait encore la paix pour continuer leur vie d’errance ?

– Ton film est d’une qualité indéniable à propos du sujet que tu as traité, poursuivit le journaliste de RFI. Je suis venu dans ton pays pour un reportage sur les derniers événements que celui-ci a connus. Mais j’ai constaté que tout semble s’améliorer malgré quelques

séquelles visibles au sein de la population. Hier par exemple j'ai vécu une scène de pillage qui montre que la paix et le bien-vivre sont encore précaires. Mais je suis sûr que tout va s'arranger dans quelques mois. Une chose m'a surpris : le nombre impressionnant d'enfants qui errent dans les rues de la ville à des heures tardives. Et ton film m'a donné une idée. Je voudrai réaliser aussi un reportage sur la vie de ces enfants de la rue que je trouve innocents et qui semblent accepter leurs conditions de vie avec bonheur. Car, à aucun cas, j'ai senti du noir dans leurs yeux, sur leur visage. Même si la vie leur paraît pénible à supporter, le sourire est toujours permanent sur leurs lèvres. Voilà une situation qui m'intéresse, une situation qui étonnerait paradoxalement les hommes et les femmes de ma société. Moi qui croyais au pire en arrivant dans ce pays.

– Nous sommes une civilisation du dehors et pas du dedans comme on le remarque dans ton pays où le froid est roi. Nous sommes les enfants du soleil qui nous demande de supporter le chaud, la pénibilité de la vie, à vivre hors de nous-mêmes pour respirer l'air chaud de la nature.

Le journaliste de RFI avait, entre temps, fait la commande d'une deuxième tournée. En Afrique, c'est l'homme qui prend en charge la femme qui lui tient compagnie. Il avait compris l'astuce lors de son premier reportage à Brazzaville à l'occasion du vingtième anniversaire de l'indépendance du Congo. Il y avait rencontré un journaliste congolais, Eugène Nawamo, qui l'avait aidé dans son travail. Ils sortaient avec des femmes du pays et lui, avait compris le comportement de ces dernières vis-à-vis de l'homme. Il avait sympathisé avec ce collègue congolais car il

voulait des plus amples informations sur les vingt ans qu'avait traversés le pays après l'indépendance. Et Eugène Nawamo lui avait révélé une partie de l'histoire de son pays. Le Congo, un pays qui avait connu moult secousses politiques. Le premier président, un abbé qui voulait être plus blanc que sa soutane, était chassé de son palais à la suite d'un soulèvement populaire. Celui qui l'avait remplacé avait jugé bon de copier les méthodes des pays de l'Est de l'époque pour diriger son peuple. N'ayant pas gagné totalement la confiance des militaires (l'Afrique commençait déjà à entrer dans la danse des coups d'État), il avait profité de l'enthousiasme de la jeunesse désœuvrée pour créer sa propre Défense civile et populaire afin de sécuriser son pouvoir. Un pouvoir que l'armée lui avait donné sur un plateau d'argent. La Défense civile et populaire, un ramassis de jeunes, pour la plupart encore scolarisés et d'autres sans travail. À la veille de l'indépendance, le chômage, comme une épidémie, avait gagné une bonne partie de la jeunesse. Le président ne put empêcher le vol, le viol et les assassinats pour ne se préoccuper que de l'Impérialisme qui, sans cesse, lorgnait à toutes les frontières. Ce fameux ennemi du peuple qui était, selon les dirigeants, la source de ses malheurs. Abusé et courroucé, un brave paysan de la région septentrionale, venu faire ses achats dans la capitale, demanda l'audience au président pour lui parler de l'Impérialisme en face. On le prit d'abord pour un illuminé. Mais l'homme persista. Et le président, qui était à l'écoute des larges masses populaires, le reçut un jour dans son palais. Pour la première fois, l'homme de la région septentrionale n'avait jamais vu ce qu'il venait de voir. Un luxe insolent. Il eut même peur de

s'asseoir sur le fauteuil que lui montrait le président. L'homme de la région septentrionale lui dit sans fausses hontes : « Monsieur le président, je m'appelle Denis Ondongo Malonga. On nous parle trop d'un certain étranger que l'on appelle Impérialisme qui nous empêche de bien vivre dans notre pays. Dites-moi, monsieur le président où se trouve cette personne qui vous fait peur et qui vous empêche de dormir tranquillement avec votre femme malgré vos gardes du corps. Dites-moi où il habite. Et j'irai l'abattre avec mes fétiches que m'a laissés l'oncle Ngamfoura Mabilia. ». Le président avait ri et lui avait promis la réponse dans quelques jours avant de lui remettre une grosse enveloppe kaki remplie de billets de banque. Des billets de 10 000 francs CFA. Tout neufs et sentant la Banque centrale.

Le président dépassé par les événements, et surtout par de nombreux assassinats perpétrés (à son insu ?), annonça qu'il était déçu du pouvoir. Il ne voulait plus ajouter des catastrophes à d'autres catastrophes. Trois années avec l'accumulation des manifestations anti-populaires de la Défense civile et populaire, il devait être renversé par un groupe de militaires en complicité avec certains éléments de sa propre Défense civile et populaire. Et le Congo devait connaître son premier coup d'État. Avec le nouveau président, le pays devint rouge. Rouge était le drapeau. Rouge était le sang des chiens couchants de l'Impérialisme abattus au cours d'un coup d'État avorté. Rouges étaient nos Diables, notre équipe nationale de football. Rouges étaient les yeux de notre président (c'est le journaliste Eugène Nawamo qui parle) quand il mettait en colère. Un président que le peuple protégeait de l'Impérialisme qui n'avait pas